

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Marc Lescarbot, premier commentateur d'un épisode clé de l'Histoire de la Nouvelle-France : la Relation de voyage du capitaine Verrazano en 1524

Nicolas Hebbinckuys

Numéro 20-21, automne 2011, printemps 2012

L'édition critique et le développement du patrimoine littéraire en Acadie et dans les petites littératures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1010324ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1010324ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hebbinckuys, N. (2011). Marc Lescarbot, premier commentateur d'un épisode clé de l'*Histoire de la Nouvelle-France : la Relation de voyage du capitaine Verrazano en 1524*. *Port Acadie*, (20-21), 53–79.
<https://doi.org/10.7202/1010324ar>

Résumé de l'article

Au premier livre de son imposante *Histoire de la Nouvelle-France*, Marc Lescarbot dévoile un bien curieux texte. Il s'agit du récit de l'explorateur Verrazano, découvreur en 1524 de la façade atlantique qui s'étire de la baie de Pamlico en Caroline du Nord à l'actuel Cape Cod dans l'État du Massachusetts. Si ce texte est relativement connu aujourd'hui des amateurs de littérature de découverte, il l'était peu, pour ne pas dire qu'il ne l'était pas, aux XVI^e et XVII^e siècles. Cette relation de voyage, rapidement tombée dans l'oubli, est pourtant le point de départ de l'oeuvre de Lescarbot. En publiciste enthousiaste, il se fait le premier commentateur de cet épisode décisif de la Nouvelle-France.

Marc Lescarbot, premier commentateur d'un épisode clé de l'*Histoire de la Nouvelle-France* : la *Relation de voyage* du capitaine Verrazano en 1524

Nicolas Hebbinckuys
Université Sainte-Anne

Résumé

Au premier livre de son imposante *Histoire de la Nouvelle-France*, Marc Lescarbot dévoile un bien curieux texte. Il s'agit du récit de l'explorateur Verrazano, découvreur en 1524 de la façade atlantique qui s'étire de la baie de Pamlico en Caroline du Nord à l'actuel Cape Cod dans l'État du Massachusetts. Si ce texte est relativement connu aujourd'hui des amateurs de littérature de découverte, il l'était peu, pour ne pas dire qu'il ne l'était pas, aux ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles. Cette relation de voyage, rapidement tombée dans l'oubli, est pourtant le point de départ de l'œuvre de Lescarbot. En publiciste enthousiaste, il se fait le premier commentateur de cet épisode décisif de la Nouvelle-France.

Remarques préliminaires

Marc Lescarbot n'est aujourd'hui plus à présenter auprès des « spécialistes de la Renaissance »¹, des passionnés de littérature coloniale ou des collectionneurs de récits de voyage et d'exploration. Nombreux sont les critiques² qui ont étudié son œuvre majeure : l'*Histoire de la Nouvelle-France*³, en partie écrite dans la colonie acadienne de Port-Royal⁴. Cette liste de critiques désormais longue « a donné lieu à une floraison d'études »⁵ qui s'inscrivent dans une démarche tant littéraire, historique, philosophique, ethnographique qu'anthropologique. Cela n'a rien de trop surprenant, car l'on sait que, dès ses débuts, l'*HNF* eut un retentissement très important. En France bien sûr, mais plus largement en Europe, comme c'était souvent le cas des ouvrages traitant de l'Amérique septentrionale, œuvres considérées à l'époque comme des pièces d'excellent aloi⁶.

1. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot sur les traces de Pline l'Ancien », dans *Renaissance et Réforme*, vol. xxiv, n° 3, 2000, p. 5.
2. Notamment René Baudry, Bernard Émont, Éric Thierry, Frank Lestringant, Paolo Carile et Marie-Christine Pioffet.
3. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France, Contenant les navigations découvertes, et habitations faites par les François ès Indes Occidentales et Nouvelle-France*, [...], Paris, J. Millot, 1618 [désormais *HNF*].
4. Nous pensons à la poésie acadienne des *Muses de la Nouvelle-France* ou au célèbre *Théâtre de Neptune*, qui fut la première représentation théâtrale nord-américaine. Voir Bernard Émont, *Les Muses de la Nouvelle-France*, Paris, l'Harmattan, 2002.
5. Pioffet, art. cit., p. 1.
6. À en juger tout du moins par le nombre conséquent de publications en lien direct avec la découverte de l'Amérique (plus de 300 lorsque paraît en 1609 la première

Publiée trois fois en moins d'une décennie, traduite presque instantanément à Londres et à Augsbourg, l'œuvre fut par la suite enveloppée d'un rideau d'oubli⁷, avant que le public ne s'y intéresse de nouveau au cours de quelque période nationaliste dix-neuviémiste ou plus récemment lors d'anniversaires commémoratifs⁸.

L'intertextualité : une assise à l'*Histoire de la Nouvelle-France*

La notion d'intertextualité, quoique inexistante à l'époque de Marc Lescarbot, est un concept toutefois très important pour l'analyse de l'*HNF*. Particulièrement récurrente dans le premier des six livres du corpus⁹, l'intertextualité se manifeste sous diverses formes tout au long de l'œuvre. De très nombreuses références sont ainsi exploitées¹⁰ et notre avocat vervinois n'hésite pas à accompagner sa réflexion de divers récits qu'il abrège, condense, voire emprunte radicalement¹¹. Ainsi façonne-t-il une « œuvre hybride »¹², une « mosaïque textuelle »¹³ qui laisse entrevoir une

édition de l'*HNF*). Henri Ternaux en dresse l'inventaire détaillé dans sa *Bibliothèque Américaine [...] [désormais BA]*, Paris, Arthus Bertrand, 1837.

7. Voir Bernard Émont, *Mythes et rêves fondateurs de la Nouvelle-France*, Paris, l'Harmattan, 2002, p. 13.
8. L'œuvre fut imprimée à 1300 exemplaires pour la première édition (Bernard Émont, *Mythes et rêves, op. cit.*, p. 15). Suivirent quatre rééditions, dont deux (1612–1618) ne furent que de simples réimpressions à la suite de l'épuisement des éditions de 1611 et 1617. Il aurait pu y avoir « 6500 exemplaires [...] du vivant de l'auteur », tirage important pour lequel « on peut parler sinon de Best Seller (dont on n'avait sans doute ni la notion, ni les moyens), au moins de succès de librairie » (*ibid.*). L'œuvre fut traduite en anglais (1609) par Pierre Erondelle et en allemand (1613) [voir la référence dans *BA*, p. 63 et 70]. L'*Histoire* parut à nouveau chez Edwin Tross en 1866, puis dans la célèbre collection de la Champlain Society dirigée par Grant et Biggar en 1914. Dernièrement les livres IV et VI (qui narrent l'expérience personnelle de l'auteur en Acadie) firent l'objet d'une remarquable édition critique (Marie-Christine Pioffet, *Marc Lescarbot, Voyages en Acadie [désormais VA]*, Québec, PUQ, 2007).
9. Outre le récit de Verrazano, Lescarbot glose dans son premier livre le récit de Laudonnière concernant l'*Histoire notable de la Floride* (1586).
10. Marc Lescarbot « fait figure de compilateur. [...] Dresser [son] l'inventaire bibliographique [...] tiendrait de l'exploit tant les substrats textuels de son œuvre sont multiples, allant de la littérature gréco-romaine aux poèmes de Ronsard, en passant par les histoires et les chansons populaires » (Pioffet, art. cit., p. 11).
11. Lescarbot a souvent été critiqué pour avoir utilisé des textes qui n'étaient pas les siens. Bien souvent il néglige « de révéler les titres des ouvrages, d'où sont tirés ses emprunts » (Pioffet, art. cit., p. 41). C'était toutefois une pratique commune à cette époque, la notion de plagiat n'existant pas. Lescarbot en fut lui-même victime, comme le rappelle le bibliographe Ternaux commentant l'œuvre *Nova Francia* de P. Erondelle : « quoique cet ouvrage ne soit pas autre chose qu'une traduction de l'*Escarbot [...] l'auteur n'en dit pas un mot* » (*BA*, p. 63).
12. *VA*, p. 21.
13. *Ibid.*

analyse très personnelle de l'échec colonial français outre-Atlantique. En effet, si la trame de fond est un recensement méthodique des entreprises françaises en Amérique, l'objectif premier de l'auteur se dégage de lui-même et demeure très simple : convaincre le pouvoir royal d'accentuer l'effort entrepris en Acadie¹⁴. Pour ce faire, Marc Lescarbot n'hésite pas à exploiter de nombreux textes, en prenant soin toutefois de les auréoler de son commentaire critique. Qu'il s'agisse de références directes aux saintes écritures, aux corpus classiques anciens¹⁵ ou à des sources à valeur historique et géographique, l'auteur met largement à profit son érudition et ne cesse de commenter, au risque parfois de « ré- » ou de « sur- » interpréter, faisant de ses écrits « *un véritable moule discursif sur lequel viennent se greffer les observations [personnelles] du voyageur* »¹⁶. De *l'Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien à la *Géographie* de Strabon, une longue liste d'auteurs classiques¹⁷ vient nourrir l'œuvre d'une glose érudite. Ainsi notre *Hakluyt français*¹⁸ s'attache-t-il à donner sens à ce monde nouveau en relisant l'ancien; et en présentant cet inconnu qui se dresse, le « *presque bon sauvage* »¹⁹ que les pays d'Europe découvrent, en exploitant encore tant de motifs, comme l'arrogance espagnole qu'il dénonce sans relâche, Marc Lescarbot décrypte les raisons des précédents déboires et anticipe les obstacles à surmonter, en s'aidant pour y parvenir des bibliothèques de son époque²⁰.

14. Lors de la première édition, Henri IV règne sur la France. Après son assassinat en 1610, Lescarbot, dans les rééditions de son œuvre, lancera un appel à Louis XIII, et davantage encore à la régente Marie de Médicis. Nous renvoyons à la lecture des *Épîtres Royales* localisées en tête d'ouvrage des éditions de 1609, 1611–1612 et 1617–1618.

15. Pioffet, art. cit., p. 9.

16. *Ibid.*

17. Les principaux noms sont : Hérodote, Platon, Xénophon, Bérose, Caton l'ancien, Jules César, Diodore de Sicile, Tite Live, Appien, Pausanias. Notre publiciste a également recours à des sources plus proches de son époque, mais tout aussi importantes. On peut signaler l'influence de Jean Bodin, de Guillaume de Postel, de Jean Lemaire de Belges, de Du Bellay même ou d'autres personnages dont l'autorité est parfois contestée, comme celle d'Annius de Viterbe ou Jacques de Bergame (voir particulièrement le livre I, édition de 1618).

18. Henry Percival Biggar, « The French Hakluyt: Marc Lescarbot of Vervins », dans *The American Historical Review*, juillet 1901, p. 671–692. Richard Hakluyt, fut, durant les XVI^e et XVII^e siècles, un ambassadeur des colonisations anglaises du nouveau monde. Traducteur, géographe, historien, écrivain et éditeur, il consacra sa vie à l'étude et à la publication d'une bibliothèque de voyage. Son œuvre intitulée *The Principal Navigations, voyages and discoveries made by the English Nation* fut publiée à Londres en 1589.

19. Bernard Émont, *op. cit.*, p. 257.

20. VA, p. 1–2.

En suivant les méandres scripturaux de celui que l'on surnomme parfois le « *chantre acadien* »²¹, on reconnaîtra volontiers que le style s'apparente à un « *mode d'écriture en farcissure* »²² dont les nombreuses digressions — à la manière de Montaigne — entremêlent habilement les réflexions de l'écrivain à celles d'autres auteurs. S'il ne cite pas toujours ses contemporains²³, l'« *Hérodote de la Nouvelle-France* »²⁴ aime confronter un corpus antique hétérogène dont les textes s'articulent çà et là pour desservir la volonté pugnace qui est la sienne de devenir le publiciste, le propagandiste, ou tout du moins le fervent défenseur d'une Nouvelle-France en construction. Se pourrait-il que ce mode d'écriture, de prime abord considéré comme une faiblesse, soit en réalité la force de la rhétorique lescarbotienne? Ce style d'écriture est un trait de caractère pour le moins singulier et constitue l'originalité discursive de Lescarbot, car, comme le remarque Frank Lestringant :

pour Lescarbot [...] l'histoire ne saurait se passer d'une vaste escorte de garants qui sont les récits antérieurs portant sur le même sujet ou des objets analogues. De la sorte, l'*Histoire de la Nouvelle-France* développe tout un comparatisme fondé sur un montage assez libre de textes, qui complète Verrazano par Ribault et Laudonnière, entrelace Champlain à Cartier, glose Jean de Léry par Urbain Chauveton et ajoute à ce corpus hétéroclite le témoignage personnel de l'auteur.²⁵

Marc Lescarbot serait-il un comparatiste? Cela en a tout l'air! Mais comment parler en effet de l'histoire française du Nouveau-Monde sans considérer les autres *Histoires*, celles de la Nouvelle-Espagne, du Nouveau-Portugal ou de la Nouvelle-Angleterre en plein essor²⁶? Comment en parler sans faire appel aux textes des précurseurs? Qu'on en juge d'ailleurs par l'œuvre elle-même... Outre les livres IV et VI²⁷, les autres ouvrages s'ins-

21. Louis-Martin Tard, *Marc Lescarbot, le Chantre de l'Acadie*, Montréal, XYZ, 1997.

22. Bernard Émont, *op. cit.*, p. 23.

23. Comme l'explique Pioffet, « *les textes des Anciens occupent une place de choix dans [son] répertoire bibliographique [...] la référence se fait allusive, voire absente, dès lors qu'il est question de l'expérience des modernes* » (voir notamment « La bibliothèque des voyages », dans VA, p. 41).

24. Titre d'ouvrage : Émile Ledrus, *L'Hérodote de la Nouvelle-France*, Marc Lescarbot, Louvain, Xaveriana, 1930.

25. Frank Lestringant, « Champlain et Lescarbot et la Conférence des Histoires », dans *L'Expérience huguenote au Nouveau-Monde*, Genève, Librairie Droz, 1996, p. 334.

26. Mentionnons l'influence de l'*Histoire Naturelle et Morale des Indes Occidentales*, de Joseph Acosta, ou de la *Très brève relation de la destruction des Indes* du défenseur des Indiens de Bartolomé de Las Casas.

27. Voir la fin de la note 8.

pirent directement de textes antérieurs relatant les diverses entreprises jusque-là réalisées²⁸. C'est l'une de ces influences, celle de la *Relation* du voyage de Giovanni da Verrazano, qui a particulièrement retenu notre attention.

L'énigme de la *Relation* de Giovanni Da Verrazano

Au quatrième chapitre de son *Histoire*, après avoir établi une introduction explicative des intentions de son projet scriptural, Marc Lescarbot présente à ses lecteurs un résumé commenté de la relation de voyage de 1524 du capitaine florentin Giovanni da Verrazano. Dévoiler ce récit n'était pas pour l'écrivain une stratégie anodine. C'est en effet grâce à Verrazano que le toponyme « Nouvelle-France » va apparaître sur les cartes de l'Amérique septentrionale. En l'honneur du roi François I^{er}, mécène de son entreprise²⁹, le capitaine baptise cette façade occidentale nouvellement découverte des noms de « Francesca » et « Nova Gallia »³⁰.

Verrazano fut l'un des premiers ethnographes du Nouveau-Monde. Humaniste, il écrit avec émotion, ne se contentant pas de rédiger froidement un compte rendu de mission. Il rapportera de son voyage de merveilleuses descriptions des paysages qu'il découvre et des autochtones qu'il côtoie. Aussi ne s'attache-t-il pas à « *porter de jugement de valeur sur [leurs] mœurs [...] ni [à] les comparer à celles des Européens* »³¹. Mais que savons-nous aujourd'hui de la portée de son œuvre durant son époque et

-
28. Marc Lescarbot subit l'influence de nombreuses relations de voyages antérieures ayant trait à la Nouvelle-France canadienne, brésilienne ou floridienne. Ce *paratexte* s'inspire particulièrement du *Des Sauvages* (Champlain), de la fameuse *Histoire notable de la Floride* (R. de Laudonnière), de *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (Jean de Léry), mais également du *Discours du voyage fait par le capitaine Jaques Cartier aux terres Neufves du Canada*.
29. Bien qu'au départ elle semble être en apparence une initiative privée, on n'a plus à douter aujourd'hui du caractère officiel de l'expédition de Verrazano. Outre son appui, le monarque avait mis plusieurs vaisseaux, dont *La Dauphine*, à la disposition du capitaine (voir le deuxième chapitre dans Michel Mollat et Jacques Habert, *Giovanni et Girolamo Verrazano Navigateurs de François I^{er}* [désormais GGv], Paris, Imprimerie Nationale, 1982 p. 51 et p. 72; et Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France, les Vaines Tentatives* [désormais VT], Montréal, Fides, 1963, p. 37). Bien qu'on ne l'ait pas retrouvée, Verrazano aurait certainement été mandaté par une commission officielle (GGv, p. 53).
30. Voir les cartes de Magiollo et de Girolamo Da Verrazano, reproduites dans Charles-André Julien, *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle* [désormais FA], Paris, PUF, 1946, in f^o, p. 64 et 65. Comme le rappelle ce critique : « *ce fut le capitaine florentin Verrazano qui a réalisé le voyage d'exploration le plus remarquable* »; et pourtant « *nul explorateur du XVI^e siècle n'a été plus méconnu que Verrazano. Une sorte de fatalité s'est abattue sur lui qui a détruit ou mutilé les documents qui rendaient compte de son voyage* » (FA, p. 6).
31. Voir l'introduction dans FA, p. 1–10.

peu après? Tout au long du XVI^e siècle, les écrits de Verrazano sont demeurés inconnus et n'ont eu que peu, sinon aucun retentissement en France³². La missive que le Florentin avait adressée au roi François I^{er}, pour rendre compte de ses expéditions, envoyée du port de Dieppe le 8 juillet 1524, a seulement « été retrouvée en 1909 »³³, soit près de quatre siècles plus tard.

Qu'est-il arrivé à Verrazano? De retour en France, il fait parvenir une missive à « *Leonardo Tedaldi [et/ou] Thomaso Sartini, marchands à*

32. La mauvaise fortune s'est acharnée sur la documentation laissée par Giovanni da Verrazano. Que savons-nous de ses écrits? Nous résumons ici les analyses détaillées de Michel Mollat, Jacques Habert et avant eux Charles-André Julien. On sait que Verrazano aurait rédigé un rapport nautique et géographique de son voyage et dressé un portulan. Mais ces mémoires furent détruits lors du siège de Florence en 1529. On sait également que le 8 juillet 1524, Verrazano adressa de Dieppe une lettre-relation au souverain François I^{er}. L'original de cette Relation écrit en latin ou en français a malheureusement disparu. L'amiral Coligny en aurait toutefois eut connaissance au moment où il encouragea l'expédition de Jean Ribaut en Floride. Heureusement, plusieurs copies de cette lettre avaient été réalisées pour informer différents intéressés de cette expédition. Pourtant, en raison d'adjonctions ou d'omissions, ces copies n'ont pas toutes la même valeur. La première d'entre elles (en langue italienne) fut reproduite par G. B. Ramusio dans le célèbre *Terzo Volume, delle navigationi e viaggi* [édition de Venise de 1556]. La deuxième de ces copies, en italien elle aussi, avait été jointe à une lettre adressée le 4 août 1524 par Bernardo Carli (un marchand florentin de Lyon) à son père pour lui donner des nouvelles de l'expédition. Elle fut retrouvée à Florence en 1837. Selon Mollat et Habert, cette copie « n'ajoutait rien à la relation de Ramusio ». Elle fut publiée pour la première fois en 1841 dans une traduction anglaise à New York. Une autre copie, ou tout au moins une autre traduction de cette relation, fut publiée en 1582 par R. Hakluyt dans ses *Divers Voyages touching the Discoveries of America* puis, en 1600, dans le troisième volume de son ouvrage *The Principal Navigations, Voiages, Traffiques and Discoveries of the English Nation*. Deux autres copies sont également connues (celle de l'Académie de Cimento et le manuscrit de la bibliothèque vaticane). Il semble que ce ne furent pas les copies qui manquèrent, mais laquelle privilégier? Alessandro Bacchiani découvrit dans les archives privées du comte Machi di Cèllere une copie italienne héritée de la bibliothèque de l'humaniste Paul Jove. Ce dernier était un ami proche de Verrazano. Cette lettre avait été envoyée le 8 juillet 1524 par Verrazano au Florentin Bonnacorso Rucellai, banquier à Rome. Le courrier aurait été transmis par l'entremise de deux marchands de Lyon, Leonardo Tedaldi et Thomaso Sartini. Cette relation très soignée est écrite dans un bel italien, bien composée et enrichie de notes marginales, dues vraisemblablement à Verrazano. Elle fut éditée pour la première fois en 1909, par Bachiani avec un savant commentaire. Ch.-A. Julien, dans *FA*, en donne une version annotée d'après le travail de l'historien René Herval (*G. Verrazano et les Dieppois à la recherche du Cathay*, Rouen, 1933). Voir encore l'édition critique de Mollat et Habert qui présente dans une qualité remarquable de nombreux documents, dont le texte en français du manuscrit Cèllere avec l'original italien annoté et commenté.
33. *FA*, p. 7, où il est d'ailleurs mentionné qu'il ne s'agit que d'une copie, vraisemblablement annotée par Verrazano (*GGV*, p. 4).

Lyon »³⁴. Ces derniers sont priés de transmettre le rapport à Bonacorso Ruscellay. Cette *lettre-relation* est en réalité la copie de la missive adressée à « *Vôtre Sérénissime Majesté* »³⁵ pour lui relater « *ce qui était advenu des quatre navires qu'Elle envoya sur l'Océan pour découvrir des terres nouvelles* »³⁶. Verrazano accomplira deux autres voyages (en 1526 et en 1528) ayant pour mission de découvrir le passage du Nord-Ouest. Si les routes maritimes empruntées sont pour le moins incertaines, une seule évidence demeure : le capitaine Verrazano ne reviendra jamais de cette dernière expédition. D'après le poète Jove, « *qui tenait le récit du propre frère de Verrazano, le capitaine florentin et six de ses compagnons auraient été capturés dans une île des Antilles, étendus à terre, dépecés jusqu'aux os et dévorés* »³⁷ au cours de son troisième voyage. Son existence tomba doucement dans l'oubli et, comme le conclut l'historien Julien, « *le rapport de Verrazano ne [fut pas] connu du grand public* »³⁸.

N'est-il donc pas curieux de retrouver un condensé de ce texte dans l'œuvre de notre avocat vervinois, quelque quatre-vingt-cinq ans après le voyage du Toscan? De toute évidence, une question se pose : qu'est-il advenu de la *Relation* initiale du capitaine florentin durant ce laps de temps? On a tout lieu de penser que « *le texte original de la lettre à François 1^{er} était écrit en latin ou en français* »³⁹. Malheureusement, Lescarbot ne précise pas les sources du résumé qu'il en fait et les spécialistes de Verrazano ne nous éclairent pas davantage sur la provenance du texte de Lescarbot⁴⁰. Il serait intéressant de savoir dans quelle langue ce dernier avait pu consulter cette *Relation* avant de la reproduire ou bien, peut-être, de la traduire. On ne peut que se contenter ici d'exprimer des hypothèses, qui renvoient elles-mêmes à de nouvelles incertitudes : 1) Lescarbot, qui avait accès à la bibliothèque royale, aurait-il pu consulter la *Relation* originale? Probablement pas, semble-t-il, puisqu'elle avait disparu. 2) Aurait-il pu alors en consulter une copie? Et si oui, laquelle⁴¹? 3) S'il pouvait lire

34. *GGV*, p. 49.

35. *GGV*, p. 13; *FA*, p. 54.

36. Voir l'entête de la relation dans *FA*, p. 53.

37. *FA*, p. 10. Voir également le chapitre IV intitulé « Troisième et Quatrième voyages » (*GGV*, p. 117).

38. *FA*, p. 10. Pour la version complète du poème de Jove, voir *GGV*, p. 122–123.

39. *FA*, p. 20, n.1. Trudel s'appuie sur Julien (*VT*, p. 41, n.25); Mollat et Habert quant à eux penchent davantage pour une version en français (*GGV*, p. 203).

40. Julien n'en fait pas mention et Mollat et Habert s'en tiennent à la déclaration que Marc Lescarbot était un « *homme d'esprit qui avait de l'érudition, [et qui] connaissait Jean Verrazano* » (*GGV*, p. 208).

41. Le hasard fait que l'on retrouve parfois quelques mentions d'œuvres pour le moins curieuses, comme un certain manuscrit dont nous relatons l'anecdote suivante. Dans un ouvrage paru chez Edwin Tross en 1873 mettant en vente la collection particulière d'un collectionneur, on apprend qu'un manuscrit de 550 pages dont

l'italien⁴², était-il en mesure d'examiner l'une des trois éditions parues en 1556, 1565 ou 1606 du *Terzo volume, delle navigationi e viaggi [...]*⁴³ de Ramusio⁴⁴, ouvrage dans lequel sont exposées en langue italienne et la relation de Verazzano et la première et deuxième relation de Jacques Cartier? Sinon, aurait-il pu bénéficier de l'aide d'une personne-ressource qui aurait pu faire ce travail pour lui, à la manière de Hakluyt et de son étudiant Basanier⁴⁵? Cela semble toutefois peu probable. 4) Aurait-il pu trouver une traduction française de ces relations italiennes éditées par Ramusio⁴⁶? Aurait-il pu encore mettre la main sur une traduction anglaise

l'auteur demeure inconnu serait une traduction française d'un choix de passages « parmi les nombreuses relations contenues dans les trois volumes de Ramusio » (dans *Bibliothèque Américaine, Collection d'un Amateur de livres anciens et modernes, histoire, histoire naturelle, linguistique, dont la vente se fera le lundi 13 janvier 1873 et cinq jours suivants*, Paris, Librairie Tross, 1873). Il est impossible que cette traduction ait été consultée par Lescarbot, car elle aurait été réalisée à la fin du XVII^e siècle. Serait-il envisageable néanmoins que d'autres copies semblables aient pu exister à son époque? Peut-être... (voir le *Mémorial de Chronologie d'histoire Industrielle, d'Économie politique, de Biographie etc.*, Paris, Verdières, 1830, p. 171).

42. Rien ne permet de l'affirmer, si ce n'est qu'il fut ambassadeur en Suisse et qu'il aurait pu connaître cette langue.
43. Giovanni-Baptista Ramuzio, *Terzo volume delle navigationi et viaggi nel qual si contengono Le Navigationi al Mondo Nuovo [...]* Et dipoi da Giovanni da Verrazzano Fiorentino & dal Capitano Jacques Cartier [...] dans *Venetia nella stamperi de Givnti, l'anno MDLVI*. Pour plus de détails sur la référence voir également BA, p. 13–14) ou Paul Tromel, *Bibliothèque Américaine* [édition qui complète celle de Ternaux], Leipzig, 1861, p. 9.
44. Giovanni-Baptista Ramusio (ou Ramuzio) était un historien italien qui naquit à Venise en 1485. Comme l'explique le biographe Michaud, il fut envoyé « encore très jeune, par la République [de Venise] en France, en Suisse et à Rome, il se conduisit partout avec une prudence et une sagesse dignes d'éloges [...]. Très versé dans la géographie, animé d'un zèle ardent pour cette science, il donna, en italien, une collection de voyages intitulée *Navigations et Voyages* » (Joseph Michaud, *Biographie Universelle, Ancienne et Moderne*, Paris, 1824, vol. 35, p. 163).
45. On lira ici l'un des nombreux ouvrages de F. Lestringant, qui revient en détail sur l'origine de la publication du texte de Laudonnière intitulé *l'Histoire notable de la Floride*. Le manuscrit conservé par Thevet aurait été dérobé par Hakluyt. Son assistant Basanier l'aurait par la suite fait publier à Paris en 1586. (Voir F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage : l'Amérique et la Controverse Coloniale*, Paris, Klincksieck, 1999, p. 256.)
46. Dans un *Mémorial de Chronologie*, il est écrit au recensement de Ramusio que « plusieurs des relations réunies par Ramusio ont paru en français à Lyon en 1556 » (*Mémorial de Chronologie d'histoire Industrielle, op. cit.*, p. 171). Dans BA, il est question d'un ouvrage paru chez Jean Temporal en 1556 et intitulé *Description de l'Afrique [...]*. Une note explicative ajoute que « cet ouvrage, malgré son titre, contient cependant plusieurs relations d'Amérique traduites de Ramusio » (BA, p. 19). Nous n'avons toutefois pas pu mettre la main sur la partie en question de cet ouvrage.

de cette œuvre comme celle qui parut à Londres en 1582^{47?} 5) Ne se serait-il pas finalement inspiré d'autres auteurs qui, avant lui, mentionnent cette *Relation*⁴⁸, en donnant une traduction, s'en tiennent à un vague commentaire ou, comme lui, la résument^{49?}

Il est certain qu'un examen attentif de tous les textes et de toutes ces hypothèses permettrait de déterminer avec plus de certitude la source de Lescarbott. Nous nous en tiendrons ici au fait que notre publiciste demeure incontestablement l'un des tout premiers auteurs à proposer en France et en français une réédition de la relation de voyage de Verrazano, qu'il va dès lors commenter. À son époque, Lescarbott ranime l'intérêt du public. Il ouvre de nouveau par l'écriture le chapitre de l'entreprise coloniale en Nouvelle-France, alors que l'ère des *vaines tentatives* semble être passée. Il lance enfin un appel rempli d'espoir... Si l'échec des premières entreprises⁵⁰ avait pu refroidir le lectorat du siècle précédent, le *xvii^e* siècle ouvre ses portes sur une nouvelle période d'espérance, avec la colonie de De Monts en Acadie et celle de Champlain sur le fleuve Saint-Laurent. Ce même public allait devenir de plus en plus avide de lire ces histoires d'explorations et il fallait, à en juger par les multiples rééditions de l'*HNF*, lui en donner contentement. Il est étrange de constater que c'était paradoxalement une barrière linguistique qui ne permettait pas de découvrir ces textes fondateurs. Comme on le mentionnait encore à la toute fin du *xix^e* siècle dans une célèbre revue de géographie :

le public français, ne fut [...] initié aux découvertes que par des traductions [...] l'italien semblait la langue maternelle des explorateurs : la première relation de Jacques Cartier (de 1534) n'a été connue d'abord qu'en cette langue, comme celle [de] Verrazano [...] Ce sont des Italiens, Pierre Martyr [de Milan]

-
47. Thomas Hackitt, *To the King of France Francis the first the relation of John Vezarianuz a Florentine of the land discovered in the name of his Majestie written in Dieppe, 1524, and the true discovery by capt. J. Ribault in the year 1563 [...]*, London, 1582. Cité d'après *BA*, p. 63.
48. Voir *l'Histoire notable de la Floride* de René Goulaine de Laudonnière, éditée par Suzanne Lussagnet, dans *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du *xvi^e* siècle*, Paris, PUF, 1958, p. 38.
49. Nous résumons ici les recherches de Mollat et Habert. Outre les traductions italiennes et anglaises, on notera une traduction flamande par Jean Huygen Van Linschoten (1596), une autre en latin par Cornelius Wytfliet l'année suivante et une autre en espagnol par Antonio de Herrera en 1601. Voir François de Belleforest, *La Cosmographie Universelle*, t. 2, chapitre *xvi*, édition de 1575, et André Thevet, *La Cosmographie Universelle*, t. 2, édition de 1579, p. 1002. Voir *GGV*, p. 203.
50. Échec de Verrazano dont on n'a qu'un faible souvenir, de Villegaignon au Brésil, de Ribaut et de Laudonnière en Floride, et du marquis de La Roche sur l'île de Sable (voir *VT*).

(1516) et Ramusio [de Venise] (1550–56) qui firent les premières grandes histoires d'ensemble des explorations.⁵¹

À l'époque de Lescarbot, il était déjà temps de rétablir cette situation, tâche à laquelle s'est attelé notre érudit vervinois, en se lançant dans l'exercice très à la mode de l'épitomé. Comme il l'explique au début du chapitre IV, voire s'en excuse dans l'épître adressée au lecteur, Marc Lescarbot se limite à dresser un résumé de la chronique verrazanienne⁵². Selon un ordre qui est parfois le sien, il cherche à rendre compte des événements majeurs vécus par Verrazano et, s'il ne les mentionne pas tous, notre mémorialiste en raconte néanmoins les principaux⁵³.

Note sur l'établissement du texte

Dans cet article, nous ne chercherons pas à réaliser une analyse exhaustive des différences entre la *Relation* de voyage de Verrazano et l'abrégé qu'en donne Lescarbot au quatrième chapitre de son premier livre⁵⁴; nous nous contenterons plutôt, après cette introduction, d'en présenter la version annotée et commentée.

Texte de base

Nous avons utilisé l'édition de 1618 comme texte de base et les textes des éditions de 1609, de 1611–1612 et de 1866 pour établir les variations⁵⁵. Hormis quelques modernisations orthographiques, le texte a été retranscrit tel qu'il apparaissait dans sa dernière version⁵⁶. Les doubles barres obliques indiquent le changement de page dans l'édition originale.

51. Louis Drapeyron, « L'Opinion en France au seizième siècle », dans *Revue de Géographie*, t. XVI, Institut Géographique de Paris, janvier-juin 1885, p. 371.
52. Dans cette épître, il se compare à l'auteur du deuxième livre des Maccabées qui disserte sur les carences engendrées par l'exercice du résumé. Voir l'*Épître au Lecteur* en tête d'ouvrage de l'édition de 1618 (p. 19 dans l'édition de Tross).
53. Il ne fait pas allusion, entre autres exemples, à l'épisode de l'enlèvement de l'enfant, et à celui de la démonstration d'une arme à feu devant un indigène. Aucune allusion non plus aux diverses descriptions dont celle du « site très agréable situé entre deux petites collines qui le dominaient », paysage unanimement reconnu comme lieu d'implantation de la future ville de New York (GGV, p. 27); aux nombreux lieux de cette façade atlantique sur laquelle Verrazano essaima toute une toponymie française; aux diverses rencontres avec d'autres indigènes; et aux descriptions ethnographiques qui sont d'une richesse absolument remarquables d'un point de vue anthropologique (*id.*, p. 11–59).
54. Cette étude se retrouvera toutefois dans notre thèse de doctorat (« Le Modèle verrazanien comme empreinte de l'humanisme de Lescarbot »).
55. Le texte de base provient de la bibliothèque municipale de Versailles. Les éditions de 1609 et 1611 ont été consultées d'après les microformes de l'ICMH. Nous possédons un exemplaire facsimilé de l'édition de Tross.
56. Le « s » long a été supprimé, la consonne « v » a laissé place à sa forme moderne

Notes infrapaginales

Il y a deux types de notes infrapaginales : les notes textuelles et les commentaires de l'éditeur. Les notes textuelles comprennent les variantes, les manchettes, et les explications lexicales. Elles sont indiquées dans le texte par des chiffres romains et sont reportées en bas de page. Les variantes sont précédées des sigles « V1 », « V2 », « V3 » pour indiquer l'édition (ou les éditions) concernée(s)⁵⁷. Pour les explications lexicales, nous avons eu recours aux sigles (Hug.), (Fur.), (P.R.) qui renvoient respectivement aux dictionnaires Huguet⁵⁸, Furetière⁵⁹ et Robert⁶⁰. Les manchettes de l'auteur qui apparaissent comme un guide de lecture dans la marge du texte de base ont également été retranscrites en bas de page. Elles sont indiquées en italique et toujours précédées de la mention « manchette ». Les commentaires de l'éditeur sont indiqués dans le texte par un chiffre arabe; ils ont été reportés à la fin.

Enfin, nous avons pris soin d'identifier en italique le texte de Lescarbott qui reprend, si ce n'est mot pour mot, tout du moins le sens général de la *Relation* du voyage de Verrazano⁶¹. Ce travail a été réalisé d'un point de vue comparatif avec l'édition critique de M. Mollat et J. Habert, ouvrage pour lequel la présente édition est redevable d'un fort tribut.

« u », ainsi que le « j » pour le « i ». Les coquilles typographiques et autres confusions accidentelles ont généralement été remplacées (toutefois indiquées dans les variantes). Le tilde et le eszett (utilisé à cette époque pour remplacer le redoublement de la consonne « s ») ont été remplacés par leur forme moderne. Nous avons gardé l'esperluette et la place des accents.

57. « V1 » représente l'édition princeps, « V2 » celles de 1611, 1612 et 1866, et « V3 » celle de 1618 (notre texte de base). Notons ici que le texte de 1617 et celui de 1618 sont, outre quelques exceptions orthographiques, quasiment identiques.
58. Edmond Huguet, *Dictionnaire de la Langue Française du Seizième siècle*, Paris, Lib. Éd. Champion, 1925, sept volumes.
59. Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel contenant generalement tous les mots François, tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les Sciences et des Arts*, Paris, édition de 1690, trois volumes.
60. Josette Rey-Debove et Alain Rey, *Nouvelle Édition du Petit Robert de Paul Robert*, version électronique, 2011.
61. Excepté le texte en italique compris avant la mention « chap. IV ».

TEXTE ÉDITÉ, ANNOTÉ ET COMMENTÉ

Limites de la Nouvelle-France, & sommaire du voyage de Jean Verazzan¹ Capitaine Florentin en la Terre-neuveⁱ, aujourd'hui dite La Floride, & en toute cette côte jusques au quarantième degré².ⁱⁱ Avec une briève description des peuples qui habitent ces contrees³.

Chap. iv



YANT parlé de l'origine du peuple de la Nouvelle-France, il est à propos de dire quelle est l'étenduë & situation de la province, quel est ce peuple, les moeurs, façons & coutumes d'icelui, & ce qu'il y a de particulier en cette terre, suivant les memoires que nous ont laissé ceux qui premiers y ont étéⁱⁱⁱ, & ce que nous y avons reconu & observé durant le temps que nous y avons sejourné. Ce que je feray, Dieu aydant, en six livres, au premier déquels seront décrits les voyages des Capitaines Verazzan, Ribaut, & Laudonniere en la Floride⁴ : Au second ceux qui ont été faits souz le sieur de Villegagnon⁵ en la France antarctique du Bresil : Au troisième ceux du Capitaine Jacques⁶ Quartier & de Samuel Champlein⁷ en la grande riviere de Canada : Au quatrième ceux des sieurs de Monts & de Poutrincourt⁸ sur la côte de la Terre neuve qui est baignee du grand Ocean jusques au qua//rantième degré : Au cinquième ce qui s'est fait en ce sujet depuis nôtre retour en l'an mille six cens sept; & au sixième les moeurs, façons & coutumes des peuples déquels nous avons à parler.⁹

1. V1 : « Jean Verazzano ».
2. V1 - V2 : « la Floride : Avec une briève description des peuples qui demeurent par les quarante degrez. »
3. V3 : « & en toute cette côte jusques au quarantième degré avec une briève description des peuples qui habitent ces contrees. »
4. V2 : « seront décrits les voyages faits en la Floride ».
5. V2 : « sous le Sieur de Villegagnon ».
6. V2 : « ceux de Jacques Cartier et Champlein ».
7. V3 : « Qnartier » dans le texte.
8. Manchette : *division de la presente histoire*.
9. V1 : La partie soulignée représente une macro variante de V3. La variante de l'édition princeps est la suivante : « Ce que je feray Dieu aydant, en trois livres, au premier desquels sera décrit ce qui avoisine les deux Tropiques, au deuxieme ce qui est depuis le quarantieme degré jusques au cinquante-cinquieme, & au troisieme les moeurs, façons & coutumes des peuples desquels nous avons à parler. ».

Je comprends¹⁰ donc souz la Nouvelle-France tout ce qui est au-deça du Tropique de Cancer^{iv} jusques au Nort¹¹, laissant la vendication¹² de la France Antarctique^v à qui la voudra & pourra debattre, & à l’Hespagnol la jouissance de ce qui est au-delà de nôtredit Tropique^{vi}. En quoy je ne veux m’arrêter au partage fait autrefois par le Pape Alexandre sixième entre les Rois de Portugal & de Castille^{vii}, lequel ne doit prejudicier au droit que noz Rois se sont justement acquis^{viii} sur les terres de conquête^{ix}, telles que sont celles dont nous avons à traiter¹³, d’autant que ce qu’il en a fait a esté comme arbitre de chose debattuë entre ces Rois : qui ne leur appartenoit non plus qu’à un autre^x. Et quand en autre qualité ledit Pape en auroit ainsi ordonné; outre que son pouvoir (hors son domaine)¹⁴ est purement spirituel¹⁵, il est à disputer^{16xi} s’il pouvoit, ou devoit partager les enfans puisnez¹⁷ de l’Eglise, sans y appeller l’ainé¹⁸.^{xii}

Ainsi nôtre Nouvelle-France¹⁹ aura pour limites du coté d’Oüest la terre jusques à la mer dite Pacifique^{xiii}, au deça du Tropique de Cancer : Au midi les îles & la mer Atlantique du côté de Cuba & l’île Hespagnole^{xiv} : Au levant la mer du Nort^{xv} qui baigne la Nouvelle-France²⁰ : & au Septentrion, celle terre qui est dite inconuë vers la mer glacée jusques au pole arctique^{xvi}. De ce côté quelques Portugais & Anglois ont fait // des courses jusques aux soixantieme & septantieme degrez²¹ pour trouver passage d’une mer à l’autre par le Nort : mais apres beaucoup de travail ils ont perdu leurs peines, soit pour²² les trop grandes froidures, soit par default des choses necessaires à poursuivre leur route^{xvii}.

En l’an mille cinq cens vingt-quatre, Jean Verazzan²³ Florentin fut envoyé²⁴ à la decouverte des terres par nôtre²⁵ Roy Tres-Chrétien François premier, & de son voyage il fit un rapport à sa Majesté^{xviii}, duquel je presenteray les choses principales sans m’arreter à suivre le fil de son

-
10. comprendre : *englober* (Hug.).
 11. Manchette : *Etendue de la Nouvelle France*.
 12. *vendication* : « revendication » (Hug.). Note marginale : « *Etendue de la Nouvelle France* »
 13. V1 : « celles dont nous avons à parler ».
 14. V2 : cette parenthèse n’apparaît pas dans l’édition de 1611.
 15. V1 - V2 : « outre *ce que son pouvoir est spirituel* ».
 16. V1 - V2 : « il est à disputer *çavoir* s’il pouvoit ». Disputer : *discuter, dissenter* (Hug.).
 17. puisnez : enfant qui est après l’ainé. Se dit du second (Fur.).
 18. V1 : « & sans faire mention de lui. ».
 19. Manchette : *limites de la Nouvelle France*.
 20. V1 : « Au levant la mer du Nort *ores dite* la Nouvelle-France ».
 21. V1 - V2 : « jusques à cinquante six & soixante-sept degrez ».
 22. V1 : « soit *ou* pour ».
 23. V1 : « Jean *Verazzano* ».
 24. Manchette : 1524.
 25. V1 : « par le Roy Tres-Chrétien ».

discours. Voici donc ce qu'il en écrit^{xix} : *Ayans outrepassé l'île de Madere^{xx}, nous fumes poussez d'une horrible tempête^{xxi}, qui nous guidant vers le Nort, au²⁶ Septentrion, apres que la mer fut accoisée²⁷ nous ne laissames de courir²⁸ la même route^{xxii} l'espace de vingt-cinq jours, faisans plus de quatre cens lieuës^{xxiii} de chemin par les ondes de l'Ocean : où nous découvrimmes une Terre-neuve, non jamais (que l'on sçache) conuë, ni découverte par les anciens, ni par les modernes^{xxiv} : & d'arrivée elle nous sembla²⁹ fort basse : mais approchans à un quart de lieuë³⁰, nous conumes par les grans feuz que l'on faisoit le long des havres, & orées de la mer, qu'elle étoit habitée, & qu'elle regardoit vers le Midy : & nous mettans en peine de prendre port pour surgir³¹ & avoir conoissance du pays, nous navigames plus de cinquante lieuës³² en vain : si que voyans que toujours la côte tournoit au Midi, nous deliberames de rebrousser chemin vers le Nort^{xxv}, suivant nôtre course premiere. Et fin³³ // voyant qu'il n'y avoit ordre de prendre port, nous surgimes en la côte, & envoyames un esquif vers terre^{xxvi}, où furent veuz grand nombre des habitans du païs qui approcherent du bord de la mer, mais dès qu'ilz virent les Chrétiens^{xxvii} proches d'eux ilz s'enfuirent³⁴, non toutefois en telle sorte qu'ils ne regardassent souvent derriere eux, & ne prinssent plaisir avec admiration de voir ce qu'ils n'avoient accoutumé en leur terre : & s'ébahissoient & des habits des nôtres, & de leur blancheur & effigie³⁵, leur montrans où plus commodément ilz pourroient prendre terre, &c. Puis adjoute³⁶ : Ilz vont tout nuds, sauf qu'ilz couvrent leurs parties honteuses, avec quelques peaux de certains animaux qui se rapportent aux martres, & ces peaux sont attachees à une ceinture d'herbe qu'ilz font propre à ceci, & fort étroite, & tissuë gentillement, & accoutree avec plusieurs queuës d'autres animaux qui leur environnent le corps, & les couvrent jusques aux genoux : & sur la tête aucuns d'eux portent comme des chapeaux, & guirlandes faites de beaux pennaches³⁷. Ce peuple est de couleur un peu bazannee, comme quelques Mores de la Barbarie^{xxviii} qui avoisinent le plus de l'Europe : ont les cheveux noirs, touffus, & non gueres longs, & léquels ilz lient tout unis & droits sur la tête, tous ainsi faits que*

26. V1 : « ou Septentrion ».

27. accoiser : *adoucir, apaiser* (Fur.).

28. courir : *parcourir* (Hug.).

29. V1 - V2 : « sembla estre fort basse ».

30. Manchette : *Premiere découverte de la Terre-neuve, depuis appelée la Floride.*

31. surgir : *aborder* (Fur.).

32. Manchette : *Feux que font les Sauvages és rives de la mer.*

33. V1 : « En fin ».

34. Manchette : *Sauvages s'enfuient à l'abord des Chrétiens.*

35. effigie : *apparence* (Hug.).

36. V1 - V2 : « Puis il adjoute ».

37. Manchette : *Description des Sauvages de la Terre-neuve.*

si c'étoit une queue³⁸. Ils sont bien proportionnez de membres, de stature moyenne, un peu plus grans que nous ne sommes, larges de poitrine, les bras forts & dispos, comme aussi ils³⁹ ont & pieds & jambes propres à la course, n'ayant rien qui ne soit bien proportionné, sauf qu'ils ont la face large, quoy//que non tous, les yeux noirs & grans, le regard prompt & arrêté. Ils sont assez foibles de force, mais subtils & aigus d'esprit, agiles & des plus grans & vites coureurs de la terre^{xxix}.

Or quant au plan & sit⁴⁰ de cette terre & de l'orée maritime, elle est toute couverte de menu sablon qui va quelques quinze piés en montant⁴¹, & s'étend comme de petites collines & côteaux ayans quelques cinquante pas de large : & navigant plus outre on trouve quelques ruisseaux & bras de mer qui entrent par aucunes fosses & canaux, léquels arrousent les deux bords. Apres ce on voit la terre large, laquelle surmonte ces havres areneux⁴², ayant de tres-belles campagnes & plaines, qui sont couvertes de bocages & forets tres-touffuës, si plaisantes à voir que c'est merveille : et les arbres sont pour la pluspart lauriers, palmiers, & hauts cyprés, & d'autres qui sont inconnue à notre Europe^{xxx}, & léquels rendoient une odeur tres-suave, qui fit penser aux François que ce païs participant en circonference avec l'Orient, ne peut être qu'il ne soit aussi abondant⁴³ en drogues & liqueurs aromatiques, comme encore la terre donne assez d'indices qu'elle n'est sans avoir des mines d'or, & d'argent & autres metaux^{xxxi}. Et est encore cette terre abondante en cerfs, daims, & lievres. Il y a des lacs & étangs en grand nombre, et des fleuves & ruisseaux d'eau vive, & des oyseaux de diverses especes, pour ne laisser chose qui puisse servir⁴⁴ à l'usage des hommes^{xxxii}.

Cette terre est en elevation de trente-quatre degrez^{xxxiii}, ayant l'air pur, serein, & fort sain⁴⁵, & temperé entre chaud & froid, & ne // sent-on point que les vens violens, & impetueux soufflent^{xxxiv} & respirent en cette region, y regnant le vent d'Orient & d'Occident, & sur tout en Eté, y étant le ciel clair & sans pluie, si ce n'est que quelquefois le vent Austral souffle^{xxxv}, lequel fait élever quelques nuages & brouïllas, mais cela se passe tout soudainement, & revient sa premiere clarté. La mer y est quoye⁴⁶, & sans violence ni tourbillonnemens de flots, & quoy que la plage soit basse & sans aucun port, si n'est-elle point facheuse aux navigans, d'autant qu'il n'y a

38. Manchette : Couleur.

39. Manchette : Proportion des corps.

40. sit : situation, disposition, site (Hug.).

41. Manchette : Situation de la Terre neuve, dite la Floride.

42. areneux : sablonneux (Hug.).

43. Manchette : Rapport de la Terre-neuve.

44. V₃ « servir ».

45. Manchette : Elevation de la Terre-neuve dite la Floride.

46. Adjectif qui signifie « calme ».

pas un écueil⁴⁷, & que jusques à rez de terre à cinq ou six pas d'icelle, on trouve sans flux ny reflux vint piés d'eau : Quant à la haute mer on y peut facilement surgir, bien qu'une nef fût combattüe de la fortune, mais près de la rade il y fait dangereux^{xxxvi}. Par cette description peut-on reconoitre que ledit Verazzan⁴⁸ est le premier qui a découvert cette côte qui n'avoit point encore de nom, laquelle il appelle Terre-neuve^{xxxvii}, & depuis a été appelée la Floride par les Hespagnols^{xxxviii}, soit ou pource qu'ils en eurent la veuë le jour de Pasques flories^{xxxix}, ou pource qu'elle est toute verte & florissante, & que même les eaux y sont couvertes d'herbes verdoyantes, étant auparavant nommée Jaquaza par ceux du païs^{xl}.

Quant à ce qui est de la nature du peuple de cette contrée, noz François en parlent tout autrement que les Hespagnols, aussi étans naturellement plus humains, doux & courtois, ils y ont reçu meilleur traitement⁴⁹. Car Jean Ponce y étant allé à la découverte, & ayant mis pied à terre : comme il vouloit jetter les fondemens de quelque // citadelle ou fort⁵⁰, il y fut si furieusement attaqué par un soudain choc des habitans du païs, qu'outre la perte d'un grand nombre de ses soldats, il receut une playe mortelle, dont il mourut tôt après, ce qui mit son entreprise à neant, & ne reconurent pour lors les Hespagnols que cet endroit où ilz pretendoient se percher^{xli}.

Depuis encore Ferdinand Sotto riche des dépouilles du Peru, apres avoir enlevé les thresors d'Atabalippa, desirieux d'entreprendre choses grandes, fut envoyé en ces parties-là par Charles V. Empereur avec une armee en l'an mil cinq cens trente-quatre^{xlii}. Mais comme l'avarice insatiable le pousoit, recherchant les mines d'or premier que de se fortifier, cependant qu'il erroit ainsi vagabond & ne trouvant⁵¹ ce qu'il cherchoit et esperoit, il mourut de vergongne & de dueil, & ses soldats que deça, qui dela, qui furent assommés en grand nombre par les Barbares. De rechef en l'an mil cinq cens quarante-huit, furent envoyez d'autres gens par le mesme Charles V. léquels furent traitez de même, & quelques-uns écorchez, & leur peaux attachées aux portes de leurs temples.

Nôtre Florentin Verazzan⁵² s'étant (comme il est à presumer) comporté plus humainement envers ces peuples, n'en receut que toute courtoisie^{xliii}, & pourtant dit *qu'ils sont si gracieux & humains^{xliv}, qu'eux* (c'est à dire les François) *voulans sçavoir quelle estoit la gent qui habitoit le long de cette côte, envoyerent un jeune marinier, lequel sautant en l'eau (pource*

47. Manchette : *Mer sans flux ni reflux.*

48. V1 : « Verazzano ».

49. Manchette : *Nature du peuple de la Floride.*

50. Manchette : *Espagnols mal traités en la Floride.*

51. V1 - V2 : « ne trouvant point ce qu'il cherchoit ».

52. V1 : « Verazzano ».

qu'ils ne pouvoient prendre terre, à cause des flots & courans; afin de // donner quelques petite denrees⁵³ à ce peuple, & les leur ayant jettées de loin (pource qu'il se meffioit d'eux) il fut poussé violemment par les vagues sur la rive. Les Indiens (ainsi les appelle-il tous^{xlv}) le voyans en cet état le prennent & le portent⁵⁴ bien loin de la marine⁵⁵, au grand étonnement du pauvre matelot, lequel s'attendoit qu'on l'allat sacrifier, & pource crioit-il à l'ayde, & au secours, comme aussi les Barbares^{56xlv} crioient de leur part pensans l'asseurer. L'ayans mis au pied d'un côtau à l'objet du Soleil ils le dépouillerent tout nud, s'ébahissans de la blancheur de sa chair, & allumans un grand feu le firent revenir & reprendre sa force : & ce fut lors que tant ce pauvre jeune homme que ceux qui étoient au bateau, estimoient que ces Indiens le dussent massacrer & immoler⁵⁷, faisans rotir sa chair en ce grand brazier, & puis en prendre leur curée, ainsi que font les Canibales^{xlvii}. Mais il en avint tout autrement. Car ayant repris ses esprits, & été quelque temps avec eux, il leur fit signe qu'il s'en vouloit retourner au navire, où avec grande amitié ilz le reconduirent, l'accollans fort amoureusement. Et pour lui donner plus d'assurance, ils luy firent large entr'eux, & s'arreterent jusques à tant qu'il fut à la mer^{xlviii}.

Ayans traversé païs quelque centaine de lieuës⁵⁸ en tirant vers la côte qui est aujourd'hui appelée Virginia^{xlix}, ilz vindrent à une autre contree plus belle & plaisante^l que l'autre⁵⁹, & où les habitans étoient plus blancs, & qui se vétoient de certaines herbes pendantes aux rameaux des arbres, & léquelles ilz tissent avec cordes de chanve sauvage, dont⁶⁰ ils ont grande abondance. //

Ilz vivent de legumes, léquels ressemblent aux nôtres; & de poissons, & d'oiseaux qu'ilzprennent aux rets⁶¹, & avec leurs arcs, les fléches déquels⁶² sont faites de roseaux, & de cannes⁶³, & le bout⁶⁴ armé d'arrêtes de poisson, ou des os de quelque bête.

Ils usent de canoës & vaisseaux tout d'une piece, comme les Mexiquains^{li}, & y est le païsage & terroir fort plaisant, fertile, & plantureux, bocageux &

53. denrée : *marchandise* (Hug.).

54. V2 - V3 : « le prennent et le portent ».

55. marine : *mer* (Hug.).

56. barbare : *qui n'est pas civilisé* (P. R.).

57. V2 : « le dussent massacrer, faisans ».

58. Manchettes (à la suite) : *Descriptions d'autres terres et peuples situez plus au Nort. Vetemens. Victuailles.*

59. V3 : « autte » dans le texte.

60. V1 - V2 : « de laquelle ils ont grande abondance ».

61. rets : *filets* (Hug.).

62. apparaît au masculin dans le texte.

63. canne(s) : *roseau* (Hug.) ou *arbre qui vient en forme de roseau* (Fur.).

64. V1 : « le bout desquelles est armé d'arretes ».

*chargé d'arbres, mais non si odoriferens, à cause que la côte tire plus vers le Septentrion : & par ainsi étant plus froide, les fleurs & fruits n'ont la vehemence en l'odeur que celle des contrées susdites*⁶⁵.

*La terre y porte des vignes*⁶⁶ & raisins sans culture, & ces vignes vont se haussant sur les arbres, ainsi qu'il les voit accoutrees en Lombardie^{lii}, & en plusieurs endroits de la Gascogne^{liii} : & est ce fruit bon, & de même gout que les nôtres, & bien qu'ils n'en facent point de vin, si est-ce qu'ils en mangent, & s'ils ne cultivent cet arbrisseau, à tout le moins otent-ils les feuillages qui lui peuvent nuire & empecher que le fruit ne vienne à maturité.

*On y voit aussi des roses sauvages*⁶⁷, des lis, des violettes, & d'autres herbes odoriferentes & qui sont differentes des nôtres.

*Et quant à leurs maisons*⁶⁸, elles sont faites de bois & sur les arbres, & en d'aucuns endroits ilz n'ont autre gîte que la terre, ni autre couverture que le ciel, & par ainsi ilz sont tretous logés à l'enseigne du Croissant, comme aussi sont ceux qui se tiennent le long de ces terres & rives de la mer⁶⁹.

Somme nôtre Verazzan⁷⁰ decrit fort amplement // toute cette côte, laquelle il a universellement veü jusques aux Terres-neuves où se fait la pecherie des moruës^{liv}.

Mais d'autant qu'en nôtre navigation derniere souz la charge du sieur de Poutrincourt, en l'an mil six cens six, nous n'avons decouvert que jusques au quarantième degré^{lv}, afin que le lecteur ait la piece entiere de toute nôtre Nouvelle-France^{lvi} conuë je coucheray ici ce que le même nous a laissé d'un pays qu'il decrit, & lequel il fait en même elevation qu'est la ville de Rome à sçavoir à quarante degrez de la ligne, qui est une partie du païs des Armouchiquois (car il ne donne pas de nom à pas un des lieux qu'il a veu)^{lvii}. Il dit donc qu'il vit⁷¹ deux Rois (c'est à dire Capitaines)⁷² & leur train, tous allans nuds, sauf que les parties honteuses sont couvertes de peau, soit de cerf ou d'autre sauvagine : hommes & femmes beaux & courtois sur tous autres de cette côte, ne se soucians d'or, ni d'argent, comme aussi ilz ne tenoient en admiration ni les miroirs, ni la lueur des armes des Chrétiens^{lviii} : seulement s'enqueroient comme on avoit mis ceci en oeuvre. [On] Vit leurs logis⁷³ qui étoient faits comme les chassis d'un

65. Manchettes (à la suite) : Arbres moins odorans que devant. Et pourquoy.

66. Manchette : Vignes.

67. Manchette : Fleurs.

68. Manchette : Maisons.

69. V1 : « & rives de mer ».

70. V1 : « Verazzano ».

71. V1 - V2 : « qu'il y vit deux Rois, c'est-à-dire deux Capitaines ».

72. Manchette : Mœurs des peuples qui sont par les 40. degrez.

73. Manchette : Logis.

lit, soutenu de quatre piliers, & couvert de certaine paille, comme noz nates, pour les defendre de la pluie : Et s'ils avoient l'industrie de bâtir comme par-deça, il leur seroit fort aisé, à cause de l'abondance de pierres qu'ils ont de toutes sortes : les bords de la mer en étans tout couvers, & de marbre & de jaspe⁷⁴, & autres especes^{lix}.

Ilz changent de place, & transportent leurs cabanes toutes les fois que bon leur semble, ayans en // un rien dressé un logis semblable, & chacun pere de famille y demeurant avec les siens, si bien qu'on verra en une loge vingt & trente personnes. Etans malades ilz se guerissent avec le feu, & meurent plus de grande vieillesse⁷⁵ que d'autre chose.

Ilz vivent de legumes, comme les autres que nous avons dit, & observent le cours de la lune lors qu'il faut les semer⁷⁶. Ilz sont aussi fort pitoyables⁷⁷ envers leurs parens lors qu'ilz meurent, ou sont en adversité⁷⁸ : car ilz les pleurent & plaignent : & étans morts ilz chantent je ne sçay quelz vers ramentevans⁷⁹ leur vie passee^{lx}.

Voila en somme la substance^{lxi} de ce que nôtre Capitaine Florentin écrit des peuples qu'il a découverts⁸⁰. Quelqu'un^{lxii} dit qu'étant parvenu au Cap Breton⁸¹ (qui est l'entrée pour cingler vers la grande riviere de Canada) il fut pris & devoré des Sauvages. Ce que difficilement puis-je croire^{lxiii}, puis qu'il fit la relation susdite de son voyage au Roy, & attendu que les Sauvages de cette terre-là ne sont point⁸² anthropophages, & se contentent d'enlever la teste de leur ennemi^{lxiv}. Bien est vray que plus avant vers le Nort il y a quelque nation farouche qui guerroye perpetuellement noz mariniers faisans leur pecherie. Mais j'entens que la querele n'est pas si vieille, ains est depuis vingt ans seulement, que les Maloins tuerent une femme d'un Capitaine, & n'en est point encor la vengeance assouvie. Car tous ces peuples barbares generalement appetent la vengeance, laquelle ilz n'oublient jamais, ains en laissent la memoire à leurs enfans. Et la religion Chrétienne a cette perfection entre autre cho//ses, qu'elle modere ces passions effrenees, remettant bien souvent l'injure, la justice, & l'execution d'icelle au jugement de Dieu.

74. Manchettes (à la suite) : *Marbre. Jaspe.*

75. *Manchette* : *Guerison des maladies.*

76. *Manchette* : *Sauvages observent le cours de la Lune pour semer.*

77. pitoyable : *qui exprime la pitié* (Hug.).

78. V₃ : « adversité » dans le texte.

79. ramentevant : *souvenir*, terme probablement issu du verbe « ramentevoir » qui signifie *se remettre en mémoire* (Hug.).

80. V₃ : « découuert » dans le texte.

81. *Manchette* : *Opinion sur la mort de Jean Verrazan.*

82. V₂ : « puis-je croire parce qu'en ces parties-là ils ne sont point antropophages ».

NOTES ET COMMENTAIRES

- i. Sur les circonstances qui retardèrent Verrazano en 1524, voir GGV, p. 12, n. 1 et 2. Même si ce voyage a été financé par des banquiers italiens de Lyon : « *divers indices nous autorisent de voir dans l'expédition de Verrazano un caractère officiel* » (VT, p. 37). Verrazano sera le premier navigateur, alors qu'on « *ignorait à peu près tout de l'immense littoral de l'Amérique septentrionale à l'exception de Terre-Neuve et de la Floride* », à découvrir cette façade atlantique et à l'émailler d'une toponymie française (FA, p. 6). C'est lui qui est à l'origine des appellations « Francesca » et « Nova Gallia » qui deviendront par la suite la Nouvelle-France (voir dans l'introduction la note 29 et la note 30).
- ii. Verrazano atterrit au « *34^{ème} degré de latitude nord* », point d'arrivée qui se trouve bien plus au nord que le territoire qui correspondait à cette époque à la Floride. Verrazano en avait conscience, car, après avoir longé la côte méridionale, il ne fait que remonter vers le nord jusqu'à « *la terre découverte naguère par les Bretons [Terre-Neuve] qui gît par 50 degrés* » (GGV, p. 41, et p. 40, n. 66; ainsi que VT, p. 47).
- iii. Lescarbot fait correspondre les textes entre eux (voir dans l'introduction la n. 25).
- iv. Le tropique du cancer (23° 26' 16" de latitude nord) franchit le détroit de Floride dans la mer des Caraïbes à environ une trentaine de kilomètres au nord de la Havane.
- v. Le terme *antarctique* signifie « sud ». Lescarbot utilise cette désignation du ^{xvi} siècle durant lequel les cosmographes considèrent Amérique et Brésil ou « *France Antarctique comme des synonymes [c'est-à-dire] la seule façade atlantique du continent sud-américain* » (Frank Lestringant, *Jean de Léry, Histoire d'un Voyage*, Paris, Bibliothèque classique de poche, 2008, p. 105, n. 1). Dans ce passage, Lescarbot fait référence à l'échec de la colonie brésilienne. (Il y reviendra toutefois plus en détail dans son deuxième livre.)
- vi. À la suite des déboires de la colonie brésilienne, où elle est évincée par le Portugal, et de l'échec de la Floride, où elle subit le même sort, infligé cette fois par les Espagnols, la France va définitivement se retirer de l'entreprise coloniale au sud (voir le quatrième chapitre de Trudel intitulé « Pour une Nouvelle-France protestante 1555–1565 », VT, p. 177).
- vii. Marc Lescarbot fait référence à la bulle *Inter Cætera*, selon laquelle le Portugal et l'Espagne pouvaient « *se partager le monde* » (VT, p. 17). Comme l'explique l'historien Trudel : « *tout de suite après le retour de Colomb en 1493, l'Espagne se fait confirmer par le pape Alexandre VI l'acquisition de tous les territoires trouvés et à trouver à l'ouest d'une ligne que l'on trace, du pôle nord au pôle sud, à cent lieues des Açores et du cap Vert, et cela à condition que ces territoires ne soient pas déjà effectivement possédés par un prince chrétien. L'année suivante trouvant à se plaindre de ces dispositions, le Portugal convient par un traité avec l'Espagne [le traité de Tordesillas] de reporter la ligne de démarcation à 370 lieues du cap Vert. On venait de régler le plus vaste problème jamais posé à l'humanité : la division en deux parts de ce que le monde contenait de territoires encore inoccupés par des princes chrétiens* » (VT, p. 18).
- viii. Lescarbot fait allusion aux rois français qui ont soutenu des expéditions de découvertes (François I^{er}, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII). Ces derniers avaient encouragé les expéditions de Verrazano, Cartier et Roberval, Villegagnon, Ribault, Laudonnière et Gourgues; du Marquis de la Roche, et de De Monts et Champlain.

- ix. François I^{er} sera le premier roi à défendre l'idée que pour occuper un territoire il ne suffit pas de « *passer en cours de route et [de le] découvrir de l'œil* » (VT, p. 133). Il s'agit « *d'un principe tout à fait nouveau qui pouvait mettre en danger le magnifique partage que le Portugal et l'Espagne s'étaient assuré en 1493* »; François I^{er} aurait, pour se justifier, répondu « *sur un ton badin : le soleil m'a donné sa chaleur comme aux autres et je voudrais bien voir le testament d'Adam pour savoir comment il a partagé le monde...* » (VT, p. 134).
- x. Lescarbott dénonce tant le royaume d'Espagne que celui du Portugal, qui auraient selon lui bénéficié de l'intervention pontificale pour posséder des ayants droit sur le partage d'immenses empires : « *les grandes découvertes accomplies par deux nations rivales nécessitaient l'intervention d'un arbitre pour attribuer à chacun ses droits* » (VT, p. 18). Au milieu du xv^e siècle, le pape Nicolas v avait fait paraître la bulle *Romanus Pontifex*, qui avait accordé le 8 janvier 1495 au roi du Portugal Henri II le navigateur le droit de disposer des terres africaines nouvellement découvertes (voir « les bulles pontificales et les Nouveaux Mondes », dans Alphonse Quenum, *Les Églises Chrétiennes et la traite Atlantique du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle*, Paris, Karthala, coll. « Hommes et sociétés », 2008, p. 73). Par la suite, la bulle *Inter Cætera* et le traité de Tordesillas (7 juin 1494) rééquilibreront le partage du nouveau monde entre ces deux grandes puissances (VT, p. 19).
- xi. Cette idée aurait été émise par François I^{er}, qui aurait déclaré en 1540 que « *si les papes ont une juridiction spirituelle, ils n'ont pas celle de répartir les terres entre les rois et que, d'ailleurs, ni les rois de France ni les autres rois chrétiens n'ont été invités au partage* » (VT, p. 19).
- xii. L'aîné(e) représente la France, traditionnellement assimilée à la « fille aînée de l'Église ». Il s'agit ici du discours conquérant (Bernard Émont, *op. cit.*, p. 24). Lescarbott « *connaît les thèses thomistes reprises en 1532 par le dominicain Francisco de Vitoria du haut de la chaire de théologie de Salamanque, selon lesquelles, le pape ne possède pas la souveraineté temporelle du monde et n'a pas le droit de disposer de territoires, mêmes peuplés de barbares, au profit d'une autre nation* » (Éric Thierry, *op. cit.*, p. 180).
- xiii. Lescarbott exagère les frontières de cette Nouvelle-France. Il s'agit d'une démonstration excessive qui appartient au discours de la conquête (Bernard Émont, *op. cit.*, p. 23–24). Ce passage préliminaire est une « *proclamation de la légitimité d'une Nouvelle-France en Amérique* » (Éric Thierry, *op. cit.*, p. 178). On remarquera également l'influence de *l'Histoire notable de la Floride*, où Laudonnière défend la même idée, à savoir que « *la Nouvelle-France est presque aussi grande que toute nostre Europe* » (Suzanne Lussagnet, *L'Histoire notable de la Floride*, in *FA*, vol. 2, p. 39).
- xiv. Aujourd'hui la République dominicaine et Haïti.
- xv. Lire « *à l'Est* », c'est-à-dire l'océan Atlantique, et plus au nord la mer du Labrador.
- xvi. Il s'agit probablement de la mer du Labrador ou de la mer de Baffin.
- xvii. Allusion aux Portugais Gaspard Corte Real et Joao Alvares Fagundes. L'un aurait atteint Terre-Neuve en 1500 et l'autre aurait établi, deux décennies plus tard, une colonie sur l'île du Cap-Breton pour le compte de la couronne portugaise (VT, p. 24–28). Lescarbott désigne également quelques explorateurs anglais. Pour donner une idée de la hauteur longitudinale, le Cape Chidley (limite nord du Labrador actuel) se trouve aux environs du soixantième degré nord. Le soixante-dixième degré nord, quant à lui, se situe approximativement au milieu de l'île de Baffin qui sera découverte en 1576 par le navigateur anglais Martin Frobisher. Ce dernier réalisera entre 1576 et 1578 trois voyages pour tenter de trouver la route de l'Asie et essayer de passer « *à travers les glaces du nord*

- ouest* » (VT, p. 269). Viendront ensuite les explorateurs John Davis (1585) et Henry Hudson (1607), qui s'aventureront dans cette partie septentrionale au nom de la couronne anglaise.
- xviii. Cette lettre-missive était en réalité un compte rendu de mission (GGV, p. 49; FA, p. 76).
- xix. Nous avons indiqué en italique les passages qui paraphrasent la relation de Verrazano.
- xx. Dans la relation établie par Julien on lira : « *nous partîmes le 17 janvier avec la dite Dauphine du rocher désert qui est proche de l'île de Madère* ». Julien, Mollat et Habert citent Bacchiani qui aurait identifié ce lieu comme étant l'île de Porto Santo et plus particulièrement du cap Girão, qui se trouve légèrement au nord-est de Madère (FA, p. 54, n. 1; voir aussi GGV, p. 12, n. 4).
- xxi. Lescarbot ne s'arrête pas aux détails de la relation. Nous renvoyons à la lecture de Julien pour apprécier le style que Verrazano « *en bon humaniste* » utilise (FA, p. 54). On apprend que le navigateur, porté par un vent d'ouest, aurait parcouru environ 800 lieues. Julien explique qu'une lieue marine à l'époque de Verrazano équivalait à 5924 mètres. Ainsi la *Dauphine* aurait parcouru une distance d'environ 4720 kilomètres avant de faire face à une tempête « *telle que marin n'en subit de pareille* » le 24 février (FA, p. 54).
- xxii. Il existait deux routes qui pouvaient alors conduire Verrazano en Amérique : « *celle de l'Atlantique nord qu'avait inaugurée Cabot et que suivaient les pêcheurs d'Europe; et celle qui obligeait à un détour par les Antilles [...] Verrazano ne suit ni l'une ni l'autre, il inaugure une route directe, ce qui témoigne de sa hardiesse de caractère* » (VT, p. 41–42).
- xxiii. Environ 2370 kilomètres. Pour une analyse complète des différentes controverses liées à la « *localisation de l'atterrissage de la Dauphine* », voir Mollat et Habert (GGV, p. 14, n. 9).
- xxiv. Cette terre premièrement aperçue correspondrait aux environs de l'actuel Cape Fear, un cap situé sur la pointe sud-est de l'île Bald Head Island (FA, p. 54, n. 4). La relation précise que cette terre se trouve « *sous le 34°* » (FA, p. 57), le Cape Fear se situe au 33° 50' 38" de latitude nord.
- xxv. Comme on le comprendra d'après une note contenue dans la relation du manuscrit Cèllere, l'intention de la *Dauphine* était de rebrousser chemin et de reprendre la route septentrionale : « *pour ne pas [se] fourvoyer parmi les Espagnols* » (FA, p. 55). Toutefois ce détour lui avait permis de découvrir cette terre qui « *continuait à s'étendre vers le midi* » et reconnaître ainsi pour la première fois les côtes de la Caroline du Sud. Il y avait là une preuve que Verrazano ne pouvait ignorer « *qu'en 1513 Ponce de Léon avait découvert et baptisé la Floride* » (GGV, p. 14, n.10).
- xxvi. Il s'agit du premier débarquement dans cette partie du Nouveau-Monde et de la première rencontre avec des indigènes (FA, p. 55). Le lieu d'atterrissage devrait approximativement se trouver légèrement au sud de Cape Fear, aux alentours de Kure Beach.
- xxvii. On voit par ce terme qui n'apparaît pas dans la relation du manuscrit Cèllere un indice de la présence du discours religieux (Bernard Émont, *op. cit.*, p. 24).
- xxviii. D'après le ms. Cèllere, Julien donne pour traduction : « *assez semblables aux Ethiopiens* » (FA, p. 56).
- xxix. Le résumé que dresse Lescarbot demeure assez fidèle au manuscrit Cèllere. Notre avocat ne précise toutefois pas que Verrazano dit de ces indigènes qu'ils ressemblent aux « *Orientaux et surtout aux habitants des régions les plus recu-*

- lées de la Chine* » (FA, p. 56). Il n'y avait plus de doute, à l'époque de Lescarbot, que l'Amérique était un autre continent.
- xxx. La note marginale du manuscrit Céliere, nous apprend que Verrazano aurait nommé cette terre « *Forêt-de-Lauriers [...] en raison de la présence de beaux cèdres* » (FA, p. 56).
- xxxi. Si l'or dont « *la terre en a la couleur* » est bien mentionné par Verrazano, « *l'argent* » est un ajout de Lescarbot; « *Et altre divitie : oro, del quale la terra in tal colore tutta tende* » (GGV, p. 17). Cette accumulation des richesses concorde avec la volonté expansionniste et le discours propagandiste de l'auteur dans un pays où tout reste à explorer, et où tous les espoirs fournissent autant de motifs à son projet scriptural et colonialiste.
- xxxii. Lescarbot fait allusion à la chasse, comme l'indique le passage suivant (FA, p. 57).
- xxxiii. Le manuscrit Céliere précise : « *Sta questa terra in gradi 34* », c'est-à-dire sous le 34^e degré (GGV, p. 17).
- xxxiv. Il s'agit du Corus et du Zéphyr. Ces noms étaient employés dans la mythologie grecque pour désigner les vents venant du nord-ouest (François Noël, *Dictionnaire de la Fable*, t. 2, Paris, Le Normant, 1801, p. 712; voir également GGV, p. 17. n. 17).
- xxxv. Vent du sud.
- xxxvi. Lescarbot fait allusion à une mésaventure de la *Dauphine* que l'auteur du manuscrit Céliere raconte : « *le fond en est si sûr qu'aucun navire assailli par la tempête ne saurait périr dans ces parages à moins de rompre ses amarres. Nous en avons fait nous-mêmes l'expérience, car étant ancrés en haute mer au début de mars, époque à laquelle les vents sont partout d'une grande violence, il nous arriva plusieurs fois, au cours de tempêtes, de trouver notre ancre brisée. Mais jamais elle ne dérapa ni ne se déplaça le moins du monde* » (FA, p. 57).
- xxxvii. Lescarbot ne connaissait vraisemblablement pas la carte de Magiollo sur laquelle il aurait vu que « *cette cote qui n'avoit point encore de nom* » avait en fait été désignée par deux toponymes « Francesca » et « Nova Gallia » (voir les cartes de Magiollo et Girolamo Da Verrazano in FA, in ^o, p. 64–65).
- xxxviii. Lescarbot commet ici une confusion d'ordre géographique. Il cherche à revendiquer la possession de la Floride pour le compte du royaume de France. Pourtant, celle-ci, et même si l'auteur le reconnaît, avait été découverte par Ponce de Léon un peu plus d'une décennie avant Verrazano (en 1513). Divers indices montrent que Lescarbot se trompe. Premièrement, Verrazano avait baptisé cette côte nouvelle « Francesca » en l'honneur de François 1^{er}, ce que Lescarbot semble ignorer. Deuxièmement, le fait qu'il ne précise pas la date du voyage de Ponce de Léon dévoile assez nettement son incertitude sur la chronologie de cette entreprise. Enfin, il suffit de se reporter aux diverses notes marginales pour voir qu'il situe au même endroit deux lieux qui ne le sont pas. Ces erreurs géographiques relèvent davantage de la volonté propagandiste que de la précision cosmographique. Toutefois, les découvertes floridiennes (tant celles de Ponce de Léon que celles de Lucas Vasquez de Ayllon en 1521–1522) étaient encore très peu connues à l'époque où écrit Lescarbot; chaque roi chrétien pouvait ainsi prétendre au désir de posséder la terre s'il en finançait la conquête. Ce que naturellement avec une plume publicitaire avant-gardiste, Lescarbot cherche à rappeler auprès d'un bon entendeur : le roi Henri IV (dans sa première édition) et son successeur Louis XIII (dans les éditions suivantes).
- xxxix. L'influence de l'*Histoire notable de la Floride* est très présente dans ce passage. Lescarbot imite Laudonnière qui présente lui aussi l'étendue du continent amé-

- ricain et dont « *la partie Meridionale* » qui se nomme « *la Floride, à raison qu'elle fut découverte le jour de Pasques Flories* » (Suzanne Lussagnet, *op. cit.*, p. 39).
- xl. Dans ce paragraphe, Lescarbot utilise un discours conquérant (Bernard Émont, *op. cit.*, p. 24). Il se base sur cette description de Verrazano pour revendiquer les droits sur la Floride qui s'étendait alors plus au nord que l'état de Floride que nous connaissons aujourd'hui.
- xli. Ponce de Léon mourut à Puerto Rico des suites d'une blessure par une flèche empoisonnée qu'il avait reçue au cours d'une bataille en 1521.
- xlii. Conquistador né à la fin du xv^e siècle, Hernando de Soto avait sillonné en grande partie l'Amérique centrale actuelle à partir de 1523. Comme le mentionne Lescarbot, il ramènera en Espagne le trésor du dernier des empereurs incas Atahualpa qui sera garrotté en août 1533 après avoir payé une rançon fabuleuse aux Espagnols. Voir l'ouvrage de Janet Hubbard-Brown, *Hernando de Soto and His Expeditions Across the Americas*, New York, Chelsea House, 2005.
- xliii. Ce passage reflète le zèle colonial de Lescarbot. Il ne serait pas sérieux d'établir une comparaison entre ces deux expéditions en quelques lignes. Il simplifie ici les événements historiques : « *la volonté constante de Lescarbot est [...] de restreindre l'emprise coloniale pour la mieux maîtriser* » et peut-être la légitimer en évinçant les prétentions étrangères (Frank Lestringant, *op. cit.* p. 309).
- xliv. On remarquera la vision humaniste de Lescarbot qui pose un regard tout à fait moderne sur les autochtones. Pour les décrire, il utilise les deux adjectifs *gracieux* et *humains*, dont la connotation demeure chaleureuse. La description des Indiens d'après la traduction du manuscrit Cèllere ne met pas en avant ces caractéristiques : « *ce jeune homme constata chez ce peuple les particularités suivantes : la couleur noire comme chez les précédents, la peau très brillante, la taille moyenne, le visage plus allongé, les membres plus fins, une vigueur beaucoup moins grande, et plus de vivacité d'esprit. Il ne remarqua rien d'autre* » (GGV, p. 19). L'espace de plus de trois quarts de siècle qui sépare Lescarbot de Verrazano lui permet une nouvelle approche : celle de l'apprivoisement de l'indigène. Certes il n'hésite pas à simplifier le discours de son précurseur, mais selon une envie certaine de le « bonifier », de le condenser à sa plus simple expression : les autochtones sont « *gracieux* » (adjectif qui signifie « empli de grâce » au xvii^e siècle); la définition du terme s'apparentait davantage à celui de la vertu (Hug.). D'autre part l'autochtone est « *humain* », c'est-à-dire bienveillant selon le sens rabelaisien du terme. En chrétien attentif et peut-être grâce au recul de son siècle — pensons à la bulle du pape Paul III de 1535, *Véritas ipsa* —, Lescarbot trouve la bonne distance et évite la comparaison frontale en offrant au public une vision certainement sommaire mais tout à fait touchante par sa cordialité et sa spontanéité. Il s'attache à la figure de l'Indien et la façonne en ajoutant à la vision de Verrazano la sienne propre, chargée de son souvenir personnel. Sans doute entrevoit-il déjà l'esquisse de la dernière partie de son œuvre (le livre VI) qui s'annoncera comme le premier traité ethnographique nord-américain. Ce regard posé sur le « *presque bon sauvage* » est un regard empreint d'humanisme (Bernard Émont, *op. cit.*, p. 267).
- xlvi. Malgré l'insistance contenue dans la parenthèse, Lescarbot emploie le terme *Indiens* qui n'apparaît pas dans le manuscrit Cèllere, dans lequel on lira « *le gente de la terra* ». L'expression est traduite par « *les habitants* » (FA, p. 58) ou « *les indigènes* » (GGV, p. 19).
- xlvii. Dans le manuscrit Cèllere : « *les autres [...] criaient également* » (FA, p. 58); « *et eux criaient aussi en leur langue* » (GGV, p. 19).

- xlvi. Dans ce passage Lescarbot dramatise volontairement le ressenti des matelots puisque le terme *cannibale* n'apparaît pas dans la relation de Verrazano. Il s'agit d'une volonté rhétorique de sa part, selon laquelle l'anthropophagie est un motif récurrent utilisé pour différencier les Indiens septentrionaux des Indiens méridionaux.
- xlviii. Lescarbot n'extrapole pas sur ces manifestations de cordialité des autochtones. La description et le résumé qu'il dresse demeurent fidèles au manuscrit Célière.
- xliv. Trudel explique que « *le littoral nord-américain restait encore, jusqu'à la Floride, innocupé; il ne pouvait le demeurer bien longtemps : en avril 1606, le roi d'Angleterre signait une charte pour la colonisation de la Virginie* » (Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France – Le Comptoir*, Montréal, Fides, 1968, p. 58). L'influence de l'*Histoire notable* se fait ressentir dans ce chapitre.
- i. Sans doute Lescarbot veut-il parler de « *la côte [en direction du nord-est] que nous baptisâmes Arcadie à cause de la beauté des arbres* » (GGV, p. 25).
- ii. Sur la méthode utilisée pour fabriquer les flèches, le manuscrit Célière donne davantage de détails. Il en est de même pour la fabrication des canoës « *de simples troncs creusés où quatorze à XV hommes prennent commodément place* » (GGV, p. 33).
- lii. Le terme *Lombardie* est rétabli par Lescarbot. Le manuscrit Célière utilise « *Gaule Cisalpine* », sans doute à cause « *de la culture classique de l'explorateur et son souci de plaire à François 1^{er}, au moment où il cherchait à faire valoir ses droits dynastiques sur le duché de Milan* » (GGV, p. 25, n. 26).
- liiii. La comparaison à la Gascogne est un ajout de Lescarbot. Il y fait référence à de nombreuses reprises dans son œuvre.
- liv. À la toute fin de sa relation, Verrazano prétendait avoir dépassé le 54^e degré. Cela correspondrait à une localisation proche de l'embouchure de la Groswater Bay (mer du Labrador), ce qui paraît excessif (FA, p. 75, n. 2). Il aurait, en longeant les côtes, négligé « *la terre découverte par les Portugais il y a un certain temps* » (GGV, p. 45). Verrazano fait allusion aux expéditions des frères Corte-Real au début du XVI^e siècle. Il paraît plus plausible de s'en tenir à ce qui est écrit précédemment : « *nous nous approchâmes de la terre découverte naguère par les Bretons, qui gît par cinquante degrés. Mais ayant épuisé toutes les ressources du bord et nos victuailles, ayant découvert plus de sept cents lieues de terres nouvelles, nous nous ravitaillâmes en eau et en bois, et délibérâmes de retourner en France* » (GGV, p. 41).
- lv. Rappelons-nous qu'en 1606, alors que la colonie de Port-Royal était sous la garde de Lescarbot, l'expédition de De Monts s'était rendue jusqu'au cap Fortuné (non loin du Cape Cod actuel). Elle avait été stoppée brutalement en raison de diverses conjectures (voir le chapitre intitulé « La tragédie de Port-Fortuné », dans Marcel Trudel, *op. cit.*, p. 59). Comme le constate Lescarbot, les explorateurs se trouvaient tout près du « *célèbre Refuge (baie de Rhode-Island) où Verrazano avait passé des jours si agréables* » (*ibid.*). Lescarbot semble exagérer l'avancée de la reconnaissance géographique, le Cape Cod se trouvant bien au-dessus du 40^e degré. Champlain s'était d'ailleurs plaint de cette perte de temps qui avait empêché l'exploration plus au sud.
- lvi. En faisant abstraction de l'expédition de De Sotto en Floride, en commettant l'amalgame de donner aux découvertes de Verrazano un point de départ se trouvant plus au sud de ce qu'il était en réalité, et en ajoutant à cela un certain flou qui règne sur les contrées les plus septentrionales non encore explorées totalement, Lescarbot réussit à donner rhétoriquement l'impression à son lecteur que cette Nouvelle-France s'étend du tropique du cancer au cercle arctique.

- lvii. L'écrivain, qui ne connaît ni l'existence de la carte de Magiollo, ni de celle de Girolamo Verrazano, profite du flou de son époque pour récolter, en situant aux alentours de cette ligne des quarante degrés, le fruit des explorations de l'équipée de De Monts menées en 1605 et 1606 jusqu'au Cape Cod.
- lviii. Le terme *Chrétien* est un ajout de Lescarbot.
- lix. La description de ces habitations est l'un des témoignages les plus intéressants que comporte le manuscrit Cèllere. Nous en reportons ici l'intégralité de la traduction qui présente le premier regard architectural sur cette partie du Nouveau-Monde : « *plus loin à l'intérieur, nous vîmes leur habitations. De forme circulaire, elles font de XVIII à XV pas de circonférence et elles sont formées de demi cercles de bois. Elles sont isolées l'une de l'autre sans ordre architectural. Une couverture faite de paille habilement tressée les protège de la pluie et du vent. Il n'est pas douteux que, s'ils possédaient la perfection des artisans que nous avons, ils construiraient de grands édifices, car sur tout le littoral abondent les variétés de pierres bleues ou transparentes et d'albâtre* » (GGV, p. 33).
- lx. Bien que Lescarbot résume la substance du passage en question, nous reproduisons ici la traduction moderne du manuscrit Cèllere qui est plus explicite : « *ils vivent longtemps et sont rarement malades. S'ils sont blessés, ils se soignent eux-mêmes, au moyen du feu, sans se plaindre. Leur fin résulte de l'extrême vieillesse. Nous les croyons affectueux et charitables envers leurs proches, car ils multiplient les lamentations devant l'adversité et dans leur misère, leur rappelant tous leur bonheur. Enfin, au terme de leur vie, leurs parents, les uns avec les autres, exhalent la plainte sicilienne [Mollat et Habert expliquent qu'il s'agit d'une allusion au *ripitiu*, une complainte sicilienne chantée lors de la mort d'un proche] *entrecoupée de chants, les heures durant* » (GGV, p. 35).*
- lxi. Il s'agit comme il l'explique d'un condensé.
- lxii. Le poète humaniste Jove dont Verrazano était l'ami intime.
- lxiii. L'intuition de Lescarbot est en partie juste. Si, on en est certain, Verrazano n'a pas trouvé la mort aux alentours du Cap-Breton, il a toutefois été dévoré par des indigènes au cours de son troisième voyage. L'endroit, baptisé « *Insule di Cannibali* » par son frère, témoin de l'événement, est assez incertain. Il s'agirait probablement d'une île antillaise de la côte nord de la Jamaïque ou la Guadeloupe (voir GGV, p. 124–125).
- lxiv. Comme il l'avait fait précédemment, Lescarbot avance cet argument à nouveau dans ce chapitre.